

## **Choix de névrose – Avatars de conjugalité**

Bernard Lapy

Je n'ai guère vraiment de pratique de la thérapie de couple ou en couple ; je me suis quand même une fois ou l'autre coltiné à cette affaire, et je n'ai pas non plus l'intention de vous faire un petit tableau descriptif des différents modèles de « couplé » pathologique ; ce n'est certainement pas non plus de technique thérapeutique qui laisserait entendre, entrevoir comme un début de solution que je vais vous parler ; mais peut-être une petite habitude d'être attentif au discours singulier des uns et des autres, à leur histoire personnelle ; cette habitude m'a donné à penser que la simple description de ce à quoi a été confronté psychiquement le névrosé et nommément l'hystérique et l'obsessionnel pouvait se faire développer une idée de ce que seraient leurs difficultés de cohabitation.

Si vous voulez bien, on va d'abord décrire dans une vie de couple, par exemple, une phase, après la lune de miel, je dirais une phase de quiétude, tranquille et puis une phase de déploiement, d'épanouissement, je dirais de la névrose. Ensuite, si vous le voulez bien, examiner quelques traits de l'hystérique et quelques traits de l'obsessionnel et voir ce qu'il peut en être de leur juxtaposition. Enfin, on pourrait très rapidement voir quelques petits traits cliniques en tachant d'en faire ressortir les enjeux.

Donc, je vous avais dit une phase paisible. Comment pourrait-on, de façon très générale, définir la névrose ? On pourrait dire que c'est un mode d'expression privilégié, particulier. C'est une voie rangée, ce sont les rails de la monotonie, et on pourrait dire que la névrose, contrairement à la création, ce serait plutôt une voie étroite, une marge relativement étroite. Est-ce qu'on pourrait dire que dans nos sociétés, dans la vie, en général, ce que tout le monde souhaite – on sait les effets ravageurs que peuvent prendre parfois les relations amoureuses, la

passion – de tout temps, c'est au fond une relation tempérée entre les sexes ? Et on pourrait même dire que la normalité, ce serait une névrose tempérée et ambiante. Ce sont les conditions de vie dans nos civilisations. Avec un seuil de tolérance, bien sûr ; avec des exigences sociales, bien sûr. Par exemple, il nous sera demandé d'être un consommateur paisible ou d'être un sujet prévisible. Pour l'homme, en général, c'est quand même le caractère anal, avec l'ordre, l'obstination, le côté réservé ; c'est cela même le caractère idéal du bon citoyen : rien n'évolue ; il fait le mort, l'homme, en général pour que la mort ne vienne pas s'occuper de lui. La femme, quant à elle, est prise un peu aussi dans le même moule ; il y a une certaine uniformisation : même travail, même salaire, mêmes droits. Mais il y a une disparité quand même, ce sont les enfants, même s'il y a ce qu'on appelle des nouveaux pères, même si c'est le mari qui s'en occupe. Et à ce propos, on peut voir tout de suite que, selon la formule freudienne, ce qui spécifie l'homme, ce serait son pénis, son sexe, et ce qui spécifierait, toujours selon la formule freudienne, la femme, ce serait l'enfant, les enfants. On voit tout de suite la disparité. Comme me disait une patiente : « Je ne savais pas qui j'étais, je flottais, je disparaissais, je n'étais pas présente et je savais depuis toujours qu'un enfant me fixerait ». Important, je pense, ce mot-là, « me fixerait », c'est-à-dire me donnerait une détermination.

Donc, la société, évidemment, qui se doit d'être organisée, nous propose un modèle de normalité ; la folie, on sait bien que c'est mal vu, et même la fantaisie, dans une certaine mesure, fait désordre. Et pour cela, il faut reconnaître que l'obsessionnel a beaucoup plus de facilités. Pour trouver son masque de normalité, au fond, il n'a qu'à passer dans un rayon de grande surface, il va le trouver tout de suite ; il peut s'habiller au prêt-à-porter car sa disposition justement est de ne pas détonner. L'hystérique, pour porter ce même masque de normalité, devra s'adresser à la confection ; c'est du sur-mesure, c'est du cousu-main qu'il lui faut.

Je voudrais vous donner un petit exemple pour illustrer cela : c'est qu'il y a plus de places de fonctionnaires dans l'administration qu'il n'y a de places d'acteurs dans les théâtres ; c'est peut-être regrettable, mais c'est comme ça. Ainsi, pourrait-on dire que tout ce qui sera surprise, imprévu, fantaisie, étonnement, sera taxé d'hystérie ; au fond l'hystérie, c'est tout ce qui n'est pas obsessionnel.

On dit que la sexualité ou que le sexuel est consubstantif à la névrose ; donc, la névrose, c'est toute l'existence car le terrain du sexuel est toujours occupé, fut-ce sous le mode de la dénégation ou du refoulement ; vous connaissez la phrase : « Moi docteur, ça ne m'intéresse pas » ; non, mais on en parle quand même, ne fut-ce que pour le réfuter. Ça ne l'intéresse pas ? Soit ! En tout cas ça se

conjugue – le je, le tu, le il –, ça se couple, ça se complexifie ; comment cela fonctionne-t-il ? À première vue, il y a un sexe concave et un sexe convexe. Vous connaissez les mythes anciens de la complémentarité, qui font de chacun de nous une moitié de pomme et que, pour bien faire, nous aurions à retrouver notre autre moitié perdue quelque part. Aussi longtemps que cela fonctionne, que le couple fonctionne sur la complémentarité, c'est-à-dire l'illusion, ça marche. Ceci peut se résumer par une phrase : j'ai ce qui te manque, je détiens l'objet – pour l'un comme pour l'autre.

Mais vous voyez tout de suite qu'il y a une asymétrie : très grossièrement, pour le convexe, avoir un concave tombe sous le sens – comme le dessin l'indique –, et peut-être que pour le concave, est-ce de moindre évidence ! Qu'est-ce qui permet d'entretenir l'illusion ? Le plus facile, pour un homme, pour lui-même, c'est croire qu'il détient l'objet, croire qu'il va compléter la femme, la femme ou de multiples autres. Et pour une femme, le plus facile ce sera de faire croire à l'homme qu'il détient l'objet qui la complète, elle.

On voit tout de suite la dissymétrie de la phrase. Et donc du même coup, sa possible fracture ou son amorce de brisure « *Expliquons-nous* » disait Marivaux, « *je ne connais que deux sexes, l'un qui se dit raisonnable et l'autre qui passe son temps à nous prouver que ce n'est pas vrai* ».

Il peut y avoir un tournant, une rupture dans ce contrat imaginaire basé de part et d'autre sur le leurre d'une complémentarité idéale. Le symptôme survient évidemment quand claque la phrase : « Ce n'est pas ça que je veux, ce n'est pas ton objet que je veux ». Vous connaissez la chanson de Jacques Brel : « T'as voulu voir Vierzon, ... » ; c'est ça.

Ce que les hommes redoutent par dessus tout, c'est d'entendre quelque chose comme : « Tu n'as que ça à m'offrir » ; phrase qui vient évidemment redupliquer cette représentation du danger, c'est-à-dire, pour lui redécouvrir dans la rencontre avec l'autre son propre doute quant à l'objet. Parfois les hommes, au fur et à mesure, à force de gentillesse de leur compagne, sont rassurés, ils abandonnent un petit peu toute crainte ; la castration leur apparaît lointaine, enterrée à jamais, éventuellement réservée à d'autres. Ils se sentent donc peinarde ; jusqu'au jour où retentit : « Ce n'est pas ce que je veux ». En quoi, elle a parfaitement raison, la bouche féminine qui va dire « ce n'est pas ce que je veux » dénonce une vérité. Mais, entendant cette affaire-là, un homme peut renoncer à cette réassurance permanente concernant ses performances – pas seulement les performances sexuelles qui sont citées parce qu'évidemment tellement représentatives, mais ses performances de gentillesse, professionnelles, sociales, intellectuelles, d'intérêt. Il

suffit de ce renoncement pour que s'inaugure au fond quelque chose de l'ordre de la castration symbolique pour lui. Si bien sûr, cette castration symbolique s'inaugure comme une catastrophe, il s'en tiendra plutôt surtout à ne pas renoncer ; la réalité, vous le savez aussi bien que moi, d'habitude ne nous intéresse pas tellement, on n'en veut rien savoir.

Donc chez l'homme, une crainte de l'insuffisance. Et cette crainte va elle-même produire des symptômes de la névrose obsessionnelle ; vous savez bien tout ce qu'un homme va volontiers développer pour vérifier qu'il n'y a pas de trou, pour être bien sûr qu'il n'y ait pas de trou, qu'il n'y ait pas de manque, bref, que ça ne fuite pas. Par une série de vérifications : il va vérifier trois fois s'il a fermé la portière de sa voiture, il va se retourner pour voir s'il n'a pas laissé de cadavres derrière lui, il va quitter votre bureau en veillant bien s'il n'a pas laissé un petit objet qui témoignerait d'une fuite, ou d'un oubli. On ferme tout, on bouche tout, surtout, on garde tout. Tout ce qu'il ne veut pas entendre, c'est ceci qu'une femme pourrait lui dire : « C'est ton manque que je veux ».

Du côté femme maintenant, pourquoi dit-elle ça, « ce n'est pas ce que je veux », « ce ne sont pas tes prouesses, mais c'est ton manque » ? Pourquoi donc dit-elle ça ? Ça va ameuter son partenaire, elle le sait bien ; elle le sait bien que ça va le blesser. Mais on sait aussi que la plupart du temps, elle se sustente du vide fait chez l'autre ; on va dire plus élégamment si vous préférez : elle ne supporte pas le mensonge. C'est-à-dire de laisser croire à cet homme qu'il détenait ce qui lui manquerait à elle. Alors, une crise d'hystérie, qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire si ce n'est, quand cela se passe devant un médecin, un discours qui vient signifier : « Tu ne sais rien faire pour moi ». Ça ne veut rien dire d'autre que cela : quelque chose de l'ordre de « tu ne peux pas m'expliquer ce qui se passe, tu ne peux pas m'apporter ce qu'il me faut », autrement dit, « tu ne sais pas y faire ».

Éventuellement, il y a encore un troisième état dont on n'a pas parlé, moins fréquent et qui sort de ce compromis qui consiste à accepter le leurre de l'objet ou plutôt, que l'objet peut n'être qu'un leurre, état où l'on assisterait carrément à la fabrication de cet objet, mais alors un objet délirant, un objet à l'existence duquel on va pouvoir vraiment croire. Et vous saisissez tout de suite la coloration délirante que va prendre la phrase « je l'ai, j'en suis sûr », et ce sera l'érotomanie ; ou bien sous le mode de « il existait, on me l'a pris », et vous voyez se développer un délire, un discours de revendication parce qu'il n'y a aucune raison de s'arrêter dans la mensuration de cet objet. Ni non plus de s'arrêter dans la volonté, les efforts de faire reconnaître par autrui l'incapacité où est ce même autrui de donner suffisamment réparation à ces personnes dont justement la souffrance est incommensurable comme est immesurable l'objet en

question.

Rapidement, on va prendre quelques traits de l'hystérie ; on ne va pas en reprendre les mathèmes ; contentons-nous simplement de ceci : la plupart du temps, elle va se présenter à nous comme divisée, c'est-à-dire qu'elle va dire « ça ne va pas », tantôt en l'assumant, en disant « je suis une femme, c'est normal dès lors que j'aie plein d'ennuis qui m'arrivent », tantôt cette division sera brandie comme un étendard, je dirais volontiers, une division revendiquée. Divisée, oui, mais elle n'est pas moins exigeante pour autant et c'est avec toute l'intransigeance de ceux ou celles qui n'ont rien à perdre qu'elle va s'adresser à un maître. À cet effet, elle va d'abord le susciter, le fabriquer, le gonfler ; elle va s'adresser à un maître pour qu'il produise un plus de jouir. Exigence donc qu'apparaissent à la fois et du maître et aussi la limite du maître, soit sa vérité, sa castration à lui et donc sa propre division. Autrement dit, pour être un peu plat, c'est un peu gonfler une baudruche pour la voir se dégonfler, élever une statue pour ensuite en saper le pied pour la voir s'écrouler.

Si parfois cette exigence se marque dans le discours – ce n'est pas forcément le cas –, il s'agit d'une exigence structurelle, existentielle. Et remarquons ceci : qu'exigeante et donc quelque part un peu maîtresse – quand on exige, on est toujours un peu maîtresse, un peu maître –, mais ce n'est pas du tout, ou c'est rarement un vécu de maîtrise que vit l'hystérique subjectivement.

Prenons le texte de Freud *On bat un enfant*. Ce texte met en jeu un père et son objet imaginaire, ou bien un sujet ou son substitut qui arrive à le représenter ; pour une femme, l'objet d'une scène de séduction. Eh bien, que va faire le sujet à la place de cet objet, soit dans le texte de Freud, soit dans son rêve ? Eh bien, il se dérobe ! Il s'offre et se refuse tout à la fois, soit sous la forme imagée de « il fout le camp », soit il s'y représente, le sujet, mais alors subissant, contraint, forcé de subir cette scène de séduction.

Un tout petit trait clinique : j'ai rencontré quelqu'un qui, régulièrement, présentait des malaises syncopaux. Et il m'a fallu beaucoup de temps, beaucoup de patience pour essayer de faire parler de ce symptôme et pour essayer de savoir quand se passaient ces syncopes, quel était le contenu de pensées un petit peu avant, un petit peu après ; il y avait un relèvement des yeux et puis elle se sentait mal,.. Il a fallu beaucoup de temps pour finalement faire apparaître que ces malaises syncopaux se produisaient toujours quand cette dame passait devant un magasin de lingerie féminine. Voilà, ce n'est pas la peine d'en dire plus : le sujet fout le camp, c'est-à-dire le sujet tombe en syncope, même si ce n'est pas l'inconscience totale ou le coma. Pendant des années, le sujet n'a pu proférer que : « Je ne sais

pas, je ne sais pas ce qui m'arrive ».

Donc, nous avons affaire à un sujet un peu trompeur, un sujet sans foi, un sujet sans loi ; mais, me direz-vous, pour quel bénéfice cette dérobade ? Mais bien sûr parce que cette dérobade a pour effet de produire un vide chez l'autre. Et je repense à une personne qui me décrivait tout le plaisir – mais c'était presque un plaisir obligé – qu'elle avait quand elle parvenait à susciter chez l'un ou l'autre homme quelque chose de l'ordre du désir et tout le plaisir qu'elle prenait à lui dire : « À quoi tu penses toi ? Tu crois que... , qu'on m'a comme ça ? » Et toute la déception que cette attitude pouvait provoquer chez son interlocuteur... , c'était assez impressionnant, la façon dont elle pouvait parler de ce que ça lui procurait, ça lui procurait vraiment beaucoup de choses.

Autrement dit, le vide, le vide propre au sujet, le fantasme hystérique le bouche par un autre, celui provoqué dans l'Autre pour venir tamponner le sien ; et cette position va évidemment faire apparaître une vérité qui est celle de la castration de l'Autre. Dérobade disait-on, au sens où le sujet est celui qui dit non. Alors, dire non à quoi ? Dire non à la pétrification du signifiant. « Non, je ne suis pas telle que tu penses, même si je t'ai souri, même si je suis éventuellement un petit peu aguichante ou provocatrice, non, je ne suis pas celle que tu penses » ; « Non, je ne suis pas celle que tu dis que je suis ». Dire non au savoir que ce même signifiant détermine ; et ça, vous savez comme moi que, vous pouvez lancer, peaufiner, élaborer une interprétation qui peut apparaître tout à fait adéquate, il n'est pas rare de s'entendre dire : « Il y a un peu de ça, seulement je ne vois pas très bien ce que vous voulez dire, ce n'est pas vraiment ça ». Quelqu'un qui ne supporte pas la mise au pas.

Alors essayez de faire effectivement une armée, de faire défiler une armée de femmes ! Oui, oui, peut-être que ça peut se trouver, celles qui défilent au pas, mais est-ce qu'on ne peut pas les suspecter d'être habitées de quelque identification phallique ; ça, c'est autre chose.

Non à la détermination signifiante... , je pense à l'heure H, non pas le H d'hystérique mais l'heure H des militaires – je vous prie d'excuser le côté un peu tranchant, mais enfin, je n'ai pas pu l'éviter ou je n'avais pas envie de l'éviter. L'heure H, c'est ce qui détermine un avant et un après – vous savez tout d'abord que les femmes ne sont jamais à l'heure –, c'est-à-dire que ça vient apporter de la détermination : avant, c'est une jeune fille ou une vierge ; après, c'est une femme ; avant d'accoucher, oui, on est mère, mais enfin on n'a pas accouché, après oui. Et il suffit d'un oui ou d'un non pour être un traître ou un héros, et une seconde suffit pour cela. Donc le signifiant introduit de la détermination : et

à propos de détermination, on pourrait faire la transition avec l'obsessionnel ; on sait bien les hésitations que se permettent les obsessionnels, parce que de la détermination – c'est-à-dire choisir, ça veut dire : je prends ça, je renonce à ça, à prendre une porte plutôt qu'une autre, quitter ou s'en aller ou y aller, vous connaissez tous... ; les gens qui vont dans les gares et puis qui ne savent pas toujours quel train prendre : en attendant, le train part – ça introduit évidemment de la perte ; ce que je prends, je ne peux pas prendre autre chose. Donc un certain nombre de refus, de modalité de cette détermination signifiante qui, je le disais, introduit de la perte, avec comme une évidence qui pourrait s'énoncer par un « je suis vide » ; ce qui peut se formuler très bien en début d'une séance d'analyse de la façon suivante : « De quoi voulez-vous que je vous parle ? » L'intérêt est d'abord lié à l'autre – « moi je suis vide, je veux bien vous faire plaisir et parler de n'importe quoi ». Ou bien, c'est le « je ne sais pas » – le « je ne sais pas » de tout à l'heure devant le magasin de lingerie – « je ne sais pas, je ne sais pas du tout ce qui se passe ».

Abordons la problématique obsessionnelle. L'hystérique, on l'a vu, maîtrise l'autre par le désir. L'obsessionnel, lui, ce qu'il veut, c'est maîtriser le désir. Le danger pour l'un comme pour l'autre, c'est l'inconsistance de l'Autre : si l'hystérique va opérer par le vidage, c'est-à-dire elle s'assure du vide, l'obsessionnel, par contre, opère par le colmatage, c'est-à-dire qu'il s'assure qu'il n'y a pas de place pour le vide. Dans les deux cas, il y a une espèce d'idéalisation de l'Autre ; à cette réserve près que, pour l'hystérique, on pourrait dire que l'inconsistance de l'Autre doit apparaître, tandis que pour l'obsessionnel, cette même inconsistance de l'Autre, elle doit surtout ne pas apparaître ou du moins être masquée, celée, cachée.

Donc, chez l'obsessionnel, l'aspiration à un Autre mort, absent, distant, silencieux ; on peut évoquer ici l'amour courtois où l'essentiel est d'aimer dans sa tête et surtout ne jamais rencontrer l'objet aimé. Et cette idéalisation permet d'adorer sans risque de rencontrer ce qui pourrait habiter l'Autre comme jouissance. De ce fait, l'obsessionnel ne va pas arrêter de boucher l'inconsistance de l'Autre par du signifiant – c'est le côté moulin à paroles que présente volontiers l'obsessionnel, il va se mettre à dérouler son disque sans du tout être dedans, il va lire le journal de son esprit. Il aura toujours une explication sur tout, avec comme corollaire évident la promotion du discours. Avec comme autre corollaire, une espèce de terreur qui serait celle de rester à quia quand il ne sait pas répondre, soit face à un partenaire, soit face à ses propres monstres ; entrevoir ce qui lui viendrait de son inconscient. Et je pense, par exemple, à la terreur de quelqu'un qui ne se reconnaît aucune agressivité, l'angoisse que peut lui procurer sa voix intérieure lui soufflant « Tue-le ! ». On pourrait volontiers

décrire l'obsessionnel comme entre deux tortures : celle de lui-même et celle de l'objet qu'il ne peut mettre à distance... Cette mise à distance continuelle peut faire penser à des travaux forcés.. à perpétuité jusqu'à ce que mort s'ensuive...

L'obsessionnel n'est pas un être de rencontre ; il ne les souhaite pas, il les fuit, plutôt que de rencontrer ou d'accepter de rencontrer quelque chose qui serait neuf et éventuellement inassimilable.

Cliniquement, phénoménologiquement, l'hystérique n'a pas d'ordre, elle est désordonnée, on l'a vu tout à l'heure. Par contre l'obsessionnel n'a que cela, des ordres,  $S_2$  – on va représenter l'obsessionnel par  $S_2$  –, ça lui commande.

Alors maintenant, je vous pose la question : comment voulez-vous qu'ils s'entendent ? Le discours est là dans sa structure– le discours obsessionnel, le discours hystérique –, il ne s'agit pas simplement d'une question de bonne volonté ou d'efforts. Partons de ceci si vous le voulez bien, pour faire vite, en sachant, vous l'aurez compris, que je faisais une assimilation parfaitement injustifiée qui consisterait à dire que les hommes seraient plutôt obsessionnels et les femmes plutôt hystériques ; c'est parfaitement injustifié mais c'est quand même une configuration courante de la clinique. Mais c'est faux aussi parce qu'on sait qu'il y a des femmes obsessionnelles et qu'il y a des hommes hystériques ; la plupart du temps c'est un joyeux mélange des deux de toute façon.

Partons de cela pour simplifier. Alors évidemment, ils se détestent et ne peuvent s'entendre... , je veux dire, au niveau de l'inconscient, pas au niveau des personnes ; ils se détestent et ne peuvent pourtant pas faire l'un sans l'autre. L'un en appelle tout le temps à l'inconscient, la passion de l'être, et l'autre, au repos, à refouler tout ce qui pourrait lui advenir de cet inconscient. Avec un type d'horreur tout à fait différent qui tient à la radicalité de leur position subjective.

Cette disparité dans la subjectivité, on peut la retrouver dans le petit livre de Freud, *La vie sexuelle*, particulièrement dans deux articles ; l'un écrit en 1910, « Un type particulier de choix d'objets chez l'homme », l'autre en 1912, « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse ». Dans la vie sexuelle, l'homme est partagé entre deux images de la femme : la femme idéalisée et reconnue, selon le terme de Freud, comme de la plus haute valeur, c'est celle qu'on aime comme une mère et puis la femme, celle qu'on désire et qu'on veut. On retrouve la dichotomie décrite dans *La maman et la putain*, ce film fleuve de Jean Eustache, et cet espèce de clivage dans la libido masculine entre un courant tendre et un courant plus directement passionnel.

C'est cette même disparité, reprise sur un autre mode, qu'évoque Lacan dans le schéma de la sexualité quand il dit que la femme, contrairement à l'homme, n'est pas toute dans la fonction phallique, et donc accès pour elle, en partie en tout cas, à une jouissance autre mais dont elle ne peut rien dire.

Maintenant, je pensais évoquer quatre petits exemples cliniques juste pour évoquer quelques traits. Un premier, qui est un jeune homme qui ne vit pas de vie conjugale, mais pourtant y songe beaucoup ; un deuxième cas clinique, qui est une jeune femme qui vit une vie conjugale, mais sans avoir consommé quoi que ce soit de la sexualité ; et puis un troisième et un quatrième qui seront plus communément normaux, ce sont des couples dont la vie, si elle n'est pas exemplaire, n'en est pas moins très banale. Ces petits exemples sont cités pour tacher de faire ressortir ce qui, dans la banalité même, fait disparité.

- Premier cas clinique : il s'agit d'un étudiant brillant, boutonneux, adepte de l'idéologie allemande, du nazisme sans en avoir néanmoins la cruauté ; il a plutôt le côté radical des romantiques allemands et ce jeune homme, à longueur de séance, vient, vient râler sur le monde, disant qu'on ne l'a jamais aimé, en tout cas jamais aimé comme il l'aurait fallu, comme il l'eût souhaité, et c'est probablement vrai ; méprisant, du fait de son intelligence, qu'il a très vite, tous ses camarades, et s'étonnant d'être rejeté évidemment des jeux dans les cours de récréations quand il était petit. Il a une position éminemment excentrique, de laquelle il se plaint, de « hors-monde », mais à laquelle il tient tout à fait comme à son existence : « Je sais, je ne suis pas comme les autres ». Son rêve, ce serait plutôt d'être un moine guerrier, un héros solitaire, un samouraï. Des rêves de solitude, mais il y a la femme... , les femmes...

Cet homme illustre parfaitement l'amour courtois évoqué tout à l'heure. Pendant ses études secondaires, il est tombé amoureux d'une étudiante juive vivant de très près son judaïsme.

Comment mieux faire pour maintenir l'idée d'un amour impossible tout autant que d'un amour sans faille si ce n'est que de ne jamais l'éprouver, par exemple dans le rapport sexuel ou la quotidienneté ? C'est bien d'une femme rejetante, phallique, hautaine dont il rêve tout en s'étonnant

lui-même, en séance, non sans déni : « C'est drôle, j'ai pensé que vous alliez me dire que cette femme ressemblait à ma mère, qui avait aussi des longs cheveux et avait aussi un air juif bien que ne l'étant pas ».

- L'autre cas est une jeune femme, anorexique, mariée depuis quatre ans, mais qui n'a jamais fait l'amour et qui a été jusqu'à un certain point dans son analyse, pour pouvoir être en meilleure santé, reprendre du travail, des activités et ne plus être tout le temps prise par des rages et des colères ; qui a renoncé dans une relative mesure à ses mauvaises humeurs, perpétuelles auparavant, mais qui a arrêté tout à fait devant, je dirais, la porte de la sexualité. Il faut dire que dans sa famille on ne parlait jamais de sexualité, toujours représentée comme quelque chose de tellement beau, de tellement formidable qu'il n'y a pas de mots pour le dire. Et effectivement, il n'y a pas de mots pour le dire, aucun signifiant ne venant signifier quelque référence anatomique n'a jamais pu sortir de sa bouche.

Elle préservait donc dans un futur toujours à venir et en même temps pas advenu, une espèce de virginité éternelle, projetant une vie sexuelle toujours de plus en plus merveilleuse, mais toujours post-posée évidemment.

Encore une petite chose pour vous dire un mot de sa famille. C'était une famille où rien de superflu n'était, d'une certaine façon, admis. Ce n'était pas une question d'argent, mais plutôt le fait qu'il était toujours répondu au nécessaire, au besoin et jamais au désir : on mangeait pour se nourrir, sans qu'il y ait une question d'économie. Et bien évidemment, si on fait l'amour, c'est pour avoir des enfants, évidemment pas pour le plaisir.

- Troisième petit cas clinique : il s'agit d'un homme jeune qui vient d'un milieu relativement frustré et dont l'organisation libidinale de ses parents était ainsi faite que c'était la mère qui s'occupait de l'éducation des enfants et le père, quant à lui, ramenait l'argent. Disposition assez fréquente. La fessée, quant il fallait en administrer une, revenait à charge de la mère car les cals de la main paternelle

auraient fait trop mal. Voilà notre ami qui est séduit par une jeune licenciée en romane qui jette sur lui son dévolu : « Voilà quelqu'un à éduquer ». Il y a des reproches continuels quant à ses origines modestes, mais fort heureusement assortis d'un « tu peux, donc, tu dois t'améliorer », « tu dois être adulte, tu dois reprendre tes bas, tu dois pouvoir repasser tes chemises », etc. « Mais pas question que tu sois le père de notre enfant », c'est-à-dire un père qui fonctionne comme père, comme éducateur.

L'équation libidinale de ce couple se présente comme suit : « Je ne pourrais aimer qu'un homme qui m'épate, c'est-à-dire qui m'apporte quelque chose dans le domaine qui m'intéresse, soit la littérature ». Cette épouse s'est donc mise à exhorter son mari à lire les classiques pour pouvoir en parler avec elle ; condition nécessaire à toute relation sexuelle : avoir appris de lui, dans la journée, quelque chose d'intéressant intellectuellement. Disposition particulière qui tenait, je pense, à ceci : c'est qu'à l'adolescence, le père s'était découvert des désirs incestueux suffisamment et qu'il s'était transformé en éducateur, en précepteur et avait développé du même coup chez sa fille une prétention intellectuelle par ailleurs tout à fait valable et intéressante.

À quoi tient donc l'organisation d'une libido, c'est-à-dire un désir sexuel dans sa physiologie même, quand on voit que la sexualité ne se soutient que d'un fantasme ?

- Je passe au quatrième cas clinique. Si dans le cas précédent, c'était une invitation à une tâche impossible – ce qui évidemment rend celui qui s'y attelle impuissant et ouvre du même coup la voie à toute la culpabilité, selon notre propre propension, à la martyrologie –, dans ce quatrième cas clinique, ce n'est pas une invitation à une tâche impossible, ce sont des reproches rageurs à celui qui a été et qui n'est plus aussi brillant qu'il ne l'avait été dans le temps.

Voilà une femme malheureuse en ménage, qui fait partie d'une équipe de foyer et qui tombe en la personne de l'aumônier sur un prêtre un peu en mal de foi. Un prêtre... ,

voilà bien un ovni, je voulais dire un ovpi. Pourquoi ?  
Objet volant parfaitement identifié. Il y a là un phallus à  
conquérir ; pour être identifiée comme une femme l'ayant,  
bien sûr ! Voilà donc le temps de la séduction pour l'une ;  
c'est le temps du doute évidemment et de la renonciation à  
tout ce qui avait fait valeur pour lui, y compris l'image  
sociale, la foi... pour l'autre... : « Pour elle, il défroque ».

Jusque-là, ça va ; ça dure même ; et après quelque temps de  
bonheur, soudain, la découverte que le désir ne se fixe pas,  
ou pas forcément là où l'on aurait souhaiter qu'il demeurât.  
La peau brune et lisse de quelques prostituées africaines  
ayant quelques attraits pour cet homme, et la chose s'étant  
sue, cela n'a pas été pardonné ; bien sûr, le charme s'est  
rompu et s'est transmué en rage et en vengeance d'autant  
que, l'âge venant, un état dépressif – guéri depuis  
lors – s'était installé. Même recollée, la potiche phallique a  
été brisée : c'est fini. Et cela rend la forme d'un « je voudrais  
encore t'aimer mais je ne peux plus ». C'est un *has been* à  
qui cette femme a affaire, elle-même ayant perdu l'objet  
brillant, ce qui provoquait un état de frustrations et de  
souffrances tout à fait incommensurable.

Ces situations ont été choisies pour leur banalité, si vous pardonnez cette  
formulation. Elles ne présentent rien de vraiment extraordinaire mais illustrent  
ceci : c'est que, franchement, nous sommes bien mal foutus, nous sommes  
divisés, par exemple, entre un conscient et un inconscient. Ne reprochez jamais à  
quelqu'un d'être contradictoire, c'est normal, c'est la normalité même, parce que,  
si on veut bien remarquer, c'est la même source qui nous commande de désirer et  
qui formule l'interdit : donc, ce qui est interdit, tu dois le désirer. Divisés, je  
disais, entre un conscient et un inconscient, entre une volonté et un faire, entre  
nos intentions et puis tous nos manquements. Et vous connaissez bien la phrase  
de saint Paul qui n'a pas attendu Freud pour dire qu'il faisait tout le mal qu'il ne  
voulait pas et ne faisait pas le bien qu'il aurait voulu faire. Mal foutus,  
pourquoi ? Parce que cette espèce de jouissance prêtée à l'animal, directe,  
supposée immédiate, elle est à jamais foutue, avec une organisation psychique  
bien compliquée, basée sur un malentendu de l'amour, du désir, de la jouissance  
et de la dépendance des pulsions, basée sur un fantasme méconnu de chacun,  
c'est-à-dire la plupart du temps du sien propre et de celui du partenaire. Quand  
on ignore ce qui tient notre désir chez l'autre et réciproquement. Et on connaît  
trop cette histoire du couple qui se retrouve à un bal masqué, et qui, quand ils

retirent leurs masques, se rendent compte que ce n'était pas elle, ce n'était pas lui.

Vous connaissez tous ces couples divorçant, sans vraiment de raison, mais vous apprenez que l'un ou l'autre des partenaires avait décidé de maigrir.. ou de grossir... Vous connaissez aussi ces patrons, amoureux sans le savoir de leur secrétaire et de leur employée. Il y a des gens à qui il faut « annoncer » qu'ils sont amoureux...

Donc, l'objet d'amour est parfois ignoré dans le couple et puis, l'amour, parfois, ne se sait pas. Alors vous voyez comment on est mal barré. Pourtant... , Rabelais avait des idées relativement simples sur la question : «*Boire, manger, coucher ensemble est mariage* ». Depuis lors, un devoir d'amour s'est installé dans le couple et c'est relativement nouveau dans l'histoire : le devoir d'amour.

C'est-à-dire que chez les Romains, on gérait des biens, on faisait une association entre deux maisons patriciennes ; et pour le désir, un ou une esclave faisait parfaitement l'affaire, ce n'était pas le problème. Au fond, avouez-le, cela avait quelque chose de simple : c'est-à-dire qu'on savait là où était raison, il fallait gérer les biens, et puis on savait où était le désir..

On n'oserait plus dire maintenant : « Je l'ai épousée pour son argent ». Pourtant, avouez-le, voilà bien une excellente raison d'épouser quelqu'un. Et je crois que maintenant nous aurions un parfait mépris pour ce qu'on appellerait un mariage convenu.

Et ainsi est apparu ce qu'on pourrait appeler une conjugalité religieuse dans laquelle une obligation d'amour est venue se lover. Dès qu'apparaît une disparité dans l'offrande, dans l'amour, surgissent des phrases comme : « Je t'aime plus que toi tu me le rends », « je travaille plus que toi, je me sacrifie plus que toi à l'amour ». Ou sur le mode de : il y a un malaise, il y a un symptôme : « D'où ça vient ? », « à qui ça appartient ? », c'est-à-dire que le dialogue prend tout de suite le mode de « c'est la faute à qui ? », à qui incombe la faute ? Et cette question ne manque jamais d'apparaître ou d'être évoquée : « C'est la faute à qui si ce n'est à toi ? », « ça, c'est bien les hommes, tous des... », « alors ça, c'est bien les femmes ». Alors, chacun va venir reprendre son genre, sa catégorie, sa manière et vient regrossir les rangs de la bataille rangée des hommes et des femmes.

Autrement dit, le non-repérage de ce qui est à attribuer à l'*Autre*, c'est-à-dire à la structure du discours, ou à la structuration psychique, va donc être attribué à l'*autre* ; le petit autre, le semblable, le partenaire qui est là avec des attentes, des déceptions, va mener évidemment dans un couple, entre ses partenaires au plus grand des déchirements. Y a-t-il une espèce de parade à ce piège-là ou ne

serait-ce jamais que dans l'après-coup– éventuellement après une analyse– que nous pourrions nous repérer relativement de tous ces enjeux ? On pourrait dire – et cela a été dit– qu'il y a lieu d'inventer de nouveaux liens sociaux et on a vu fleurir des communautés, on a vu ce qu'on a appelé la libération sexuelle et on sait aussi que ça n'a rien libéré du tout : on risque d'oublier que la liberté de l'homme, c'est de désirer en vain et que là où on pratique le coït sans désir et l'amour sans interdit, c'est là aussi qu'il y a le plus haut taux de suicides au monde.

Pour terminer, je voudrais reprendre une phrase de Freud que je vous livre : *« Que des réformes se servent des découvertes de la psychanalyse pour remplacer ce qui est nuisible par ce qui est plus avantageux, cela peut convenir. Mais elle ne peut prédire si d'autres institutions n'auront pas pour conséquences d'autres sacrifices peut-être plus lourds. »* Et, on n'a qu'à penser à la politique ou au nom d'une plus grande liberté et au nom d'une plus grande justice, d'une pureté de race, au nom du bien de l'autre que je sais sur lui, on a instauré quelques dictatures du prolétariat ou quelques régimes effrayants. Le pire. Plus que jamais, qui veut faire l'ange, fait la bête.

Je termine sur ces mots de Clément Marot, assez amusants et illustrant le propos de cette causerie : *« Non ! pour leur avoir imposé de tels liens, Dieu doit haïr les hommes ; même les bêtes, il ne les a pas assujetties à de telles lois ».*